



L'enfant de l'Italien

Roman

Nicole Di Persio

Extrait...

Enfin arriva le temps d'automne 1917, je pus revoir ma famille.

Lorsque je débarquai dans le petit port de Sydney, tôt en matinée, je grelottais. L'air humide s'était infiltré sous mes jupons, mon châle de laine était poisseux et sentait l'odeur de l'océan. Le soleil froid mais radieux égayait les façades grisâtres des cabanes pressées autour du quai. Je me moquais de tout cela, j'exultais, inspirant mon pays par tout mon être. Maman et ma petite sœur m'attendaient immobiles et souriantes. Le visage de ma mère me sembla profondément changé. Marquée de rides que je ne connaissais pas, elle paraissait un peu voûtée et fatiguée malgré son regard toujours aussi direct et déterminé. Ma petite Emilie était devenue une jolie demoiselle. Ses cheveux bruns brillaient beaucoup plus que dans mon souvenir et je réalisai que le temps de la coquetterie, des papillotes du soir, était venu pour elle aussi. Nous cheminâmes bras dessus bras dessous jusqu'à la « pension Saint-Laurent », ainsi fraîchement baptisée. Papa ne se précipita pas pour m'accueillir, il partageait une discussion animée avec deux jeunes hommes. J'appris plus tard qu'il s'agissait de deux pensionnaires récemment recrutés par la mine. Lorsque le plus grand des deux se tourna vers nous, il me jaugea d'un regard froid et reprit sa conversation. Moi-même je le regardai à peine, n'ayant aucune conscience des conséquences futures de sa présence sous notre toit. Sa situation dans le pays était ambiguë : il était italien, donc d'un pays allié. Il n'avait pas répondu à l'appel au volontariat pour rejoindre nos troupes en Europe. Je me sentais totalement canadienne, j'éprouvais un certain dégoût à son égard, en songeant à nos jeunes compatriotes pleins de bravoure. J'évitai tout contact avec lui lorsque les circonstances de l'hospitalité ne m'y obligeaient pas.

Une petite gêne subsista quelques heures entre Emilie et moi. Je parvins à la dérider, j'y mis beaucoup d'énergie ayant bien conscience du peu de temps que nous partagerions pendant mon court séjour. Elle me confia les bouleversements physiologiques survenus dans son corps de fillette, son effroi et le peu d'aide qu'elle avait reçue de notre mère ; cela ne me surprit pas car moi-même je n'avais jamais entendu la moindre information à ce sujet venant de sa part. Notre sœur aînée s'en était chargée et je réalisai alors que la place de Simone dans la fratrie n'était pas toujours enviable. Je regrettai de ne pas avoir joué ce rôle à mon tour auprès de ma benjamine. J'avais été égoïste, pensant uniquement à quitter l'ambiance familiale. La froideur momentanée d'Emilie en était la conséquence.

J'entrepris de la seconder dans les tâches hôtelières que mère lui avait confiées et elle se détendit peu à peu. J'étais beaucoup plus efficace qu'elle et nous eûmes terminé en un rien de temps. Nous filâmes bras dessus bras dessous vers la mer qui nous attirait toutes deux aussi fortement.

Nous dépassâmes les quais, animés et colorés le matin et nous nous engageâmes vers la lande. Il y avait peu d'arbres à proximité du rivage, les broussailles étaient rousses et la vue dégagée vers un horizon infini. J'éprouvais une sensation d'éponge ivre. Je respirais, je m'emplissais, je me déplaçais, m'épanouissais. Je revivais et affermissais ma certitude de ne jamais quitter ce pays. Je pensais être en totale communion avec ma sœur, n'imaginant à aucun moment la possibilité de notre séparation.

Nous avons emporté une légère collation, deux petites tranches du pain bis que maman pétrissait chaque semaine en y ajoutant au gré de son humeur, raisins secs, noix bien charnues, petits morceaux de citrouille confite. Elle venait justement d'en préparer un plein bocal, sucrée, tendre à souhait. J'y avais puisé une poignée supplémentaire avant notre départ. Cela suffit à nous restaurer ; nous gambadâmes au milieu des bruyères, cherchant des cailloux brillants pour finalement les balancer du haut de la falaise. Nous retournâmes à nos devoirs ménagers vers le milieu d'après-midi et je constatai aussitôt un changement dans l'attitude d'Emilie. Elle semblait grandir sous mes yeux, se redressant avec grâce quand j'aperçus le responsable de cette transformation. Il s'agissait du pensionnaire italien à peine observé plus tôt. Cette fois, je le regardai attentivement, n'en croyant pas mes yeux. « Est-il en train de faire le joli cœur ? » pensai-je, intriguée et déjà mécontente. Je voyais Emilie rosir et se tortiller d'aise. J'en étais encore plus écœurée, ne pouvant cependant pas m'empêcher de ressentir un petit pincement d'envie. Aucun garçon n'avait jusqu'à présent tenté à mon égard des manœuvres d'approche aussi appuyées. Je m'éloignai discrètement quand je surpris à nouveau ce coup d'œil évaluateur qui me détaillait sans vergogne.

J'avais pris conscience de la beauté naissante de ma sœur. J'ai retrouvé récemment la photo que papa nous proposa de faire le lendemain, chez un professionnel, ce devait être dans son esprit un cadeau pour mon anniversaire. Emilie y pose de face, son regard sombre bien droit, ses lèvres closes, presque serrées affirmant la détermination tranquille de ses quinze ans. Maman lui a prêté son sautoir de perles qui met en valeur son cou gracile et repose sur l'étoffe moirée qui drape, savamment nouée, ses épaules. Je suis photographiée de trois quarts, ainsi mon visage paraît moins large, des volutes de tulle masquent mes lourdes épaules, mes cheveux courts crantés et frisés à leur extrémité adoucissent mes traits ; je suis presque belle moi aussi.

Mes deux semaines de relâche se déroulèrent sans événements notoires. Cependant, en moi, le malaise grandissait, j'avais la certitude que l'affaire familiale somrait peu à peu.

Retrouvez « L'Enfant de l'Italien » sur
<https://libre2lire.fr/livres/lenfant-de-litalien/>

ISBN Papier : 978-2-38157-214-7
ISBN Numérique : 978-2-38157-215-4

188 pages – 16.00 €

Dépôt légal : Décembre 2021
© Libre2Lire, 2021

